

Un nouveau sabellianisme : réponse à M. E. Ménégos

Autor(en): **Michaud, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review**

Band (Jahr): **6 (1898)**

Heft 23

PDF erstellt am: **14.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-403420>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

UN NOUVEAU SABELLIANISME.

Réponse à M. E. MÉNÉGOZ.

Il n'y a décidément rien de nouveau sous le soleil, du moins dans l'erreur. Qui aurait dit que certains protestants, après avoir usé et abusé de toutes les formes de la critique et de toutes les richesses de l'exégèse, aboutiraient simplement à une hérésie déjà formulée et déjà condamnée au III^{me} siècle? C'est cependant ce qui arrive. M. E. Ménégos, dans une étude qu'il vient de publier sur le dogme de la trinité¹⁾, ne fait pas autre chose que renouveler cette théorie, avec une petite différence, très subtile, qui ne porte pas sur le fond, mais seulement sur la forme, comme nous le verrons. Reprendre cette thèse *ab ovo* et la réfuter didactiquement, serait peine perdue dans cette *Revue*; je me bornerai à relever quelques-unes des assertions de l'honorable écrivain, sans y mettre plus d'ordre qu'il n'en a mis lui-même dans son étude.

— P. 241: « Je ne reconnais ni aux Pères de l'Eglise, ni à nos réformateurs, ni à aucun de nos contemporains, fût-il un saint, le droit de m'imposer une doctrine que je serais forcé de croire sur parole. Cela ne serait ni protestant, ni chrétien. Une telle foi d'autorité... est essentiellement catholique. » — M. Ménégos s'abuse: une telle foi est peut-être romaine, mais elle n'est pas catholique. Je dis *peut-être*, parce que les dogmes imposés par Rome sont généralement formulés de telle sorte qu'on peut, si l'on veut ruser, ou passer à travers leurs mailles ou les tourner, sans avoir à souffrir de cette « autorité ». Mais ce n'est pas ainsi qu'a procédé l'Eglise ca-

¹⁾ Voir la *Revue chrétienne* du 1^{er} avril 1898, p. 241-265.

tholique. Dans l'Eglise catholique, on distingue les opinions personnelles exprimées par les Pères lorsqu'ils parlent comme docteurs privés, et les doctrines qu'ils enseignent comme de foi lorsqu'ils parlent comme témoins de la croyance de l'Eglise universelle. Les catholiques admettent que les opinions personnelles des Pères ne lient personne, mais que, lorsque tous sont unanimes à constater historiquement que telle doctrine a toujours été crue dans toute l'Eglise chrétienne comme venant de J.-C. et des apôtres, ils méritent créance. Ce n'est pas un acte d'autorité que les Pères ou les conciles œcuméniques exercent sur la conscience des catholiques; ce sont les catholiques qui, par un acte de bon sens, acceptent un tel témoignage historique comme ayant plus de valeur que les chicanes de tel ou tel exégète. Si M. Ménégoz veut combattre le catholicisme, il ferait bien de commencer par en exposer exactement les doctrines.

— P. 242. M. Ménégoz confond le dogme de la trinité avec la formule contenue dans le symbole dit d'Athanase. Il devrait savoir que ce dogme a existé bien avant cette formule et que cette formule n'a jamais été ratifiée par aucun concile œcuménique.

— P. 243. Il considère les trois personnes de la trinité comme « trois consciences personnelles distinctes ». Il se trompe: car il n'y a en Dieu qu'une seule science, qu'une seule volonté, qu'une seule conscience, comme il n'y a qu'une seule nature et qu'une seule essence. M. Ménégoz confond trinité et trithéisme. Il aurait dû procéder dans cette étude comme il est élémentaire de procéder dans toute étude didactique, en définissant les mots qu'il emploie. C'est en vain que je cherche dans toute son étude une définition stricte des mots: *essence*, *hypostase*, *personne*. S'il s'était demandé d'abord ce que les Pères grecs ont entendu par *hypostase* et les Pères latins par *personne* dans la question trinitaire, il ne serait pas tombé dans le contresens qu'il a commis et qui ôte à son étude toute valeur. Le semblant d'explication qu'il donne à la page 244 est évidemment nul à ses yeux, puisqu'à la page 245 il prétend qu'« en français le mot *hypostase* n'a *aucun sens* et que chacun peut lui donner le sens qui lui plaît ». M. Ménégoz peut peut-être prendre cette liberté; mais les philologues et les théologiens objectifs ne le peuvent pas. « *Je crois*, dit-il, que, dans

le symbole *Quicumque*, le terme de *persona* répond à peu de chose près à notre notion de la personnalité. » Et c'est sur ce *je crois* et sur cet *à peu de chose près* que M. Ménégoz se tient pour juger toute cette question avec le tranchant qu'il y a mis : tant de vague d'un côté et tant de décision de l'autre choquent au point de vue de la logique non moins qu'au point de vue de la foi.

— P. 247 : « La formule du baptême : Au nom du Père, du Fils et du St-Esprit, vise la triple manifestation historique de Dieu, sans rien énoncer au sujet de la vie métaphysique intradivine. Cette observation s'applique à toutes les formules plus ou moins trinitaires du N. T. » — Dans cette phrase, M. Ménégoz fait deux choses : il rejette la vie métaphysique intradivine sous prétexte que cette formule n'en parle pas. Est-il besoin de faire remarquer que « ne rien énoncer » n'est pas « rejeter » ; que se taire n'est pas nier ? Cette première assertion de M. Ménégoz fausse donc déjà l'enseignement de l'Écriture, en lui faisant nier ce qu'elle ne dit pas explicitement. En outre, il affirme que cette formule et les autres « visent la triple manifestation historique de Dieu ». Qu'est-ce que cette triple manifestation historique ? Où en est-il question dans l'Écriture ? Et surtout où est-il question d'une manifestation personnelle qui ne soit nullement personnelle ? La triple manifestation dont veut parler M. Ménégoz est simplement la sienne, celle qu'il a imaginée, et à laquelle, à ses yeux, se réduit toute la trinité, comme nous le verrons. Son devoir, en émettant une assertion aussi grave, serait de la prouver. Or quelle preuve donne-t-il que les formules trinitaires du N. T. ne visent que son système à lui ? Aucune. Nous sommes en plein dans l'arbitraire et la fantaisie ; et c'est de l'exégèse ! Et c'est avec une déclaration aussi autoritaire et aussi dénuée d'autorité, qu'on exécute le dogme traditionnel de la trinité ! Ce n'est pas plus difficile que cela ! *Magister dixit, ergo !* En vérité, une telle désinvolture nous surprend.

— P. 248. « La difficulté est de savoir si le Saint-Esprit est un être personnel ou une force spirituelle impersonnelle, s'il est identique à l'esprit de Dieu ou s'il a une existence propre, distincte de l'esprit de Dieu. Et ici, l'hésitation est permise. » — M. Ménégoz est bien bon d'hésiter. Pour nous, nous n'hésitons pas, et nous nions énergiquement, attendu que toute

cette distinction nous paraît incompréhensible. D'abord, qu'est-ce qu'une force *spirituelle impersonnelle*, surtout dans le système de M. Ménégoz qui identifie l'esprit et la personne (p. 244)? Ensuite, le St-Esprit *étant l'Esprit même de Dieu*, ne peut pas avoir « une existence propre *distincte de l'esprit de Dieu* ». M. Ménégoz pose donc mal la question.

— P. 249. « Il est pour moi hors de doute qu'un saint Paul ou un saint Jean ont identifié le Saint-Esprit et l'esprit de Dieu, et qu'ils n'ont pas considéré le Père et le Saint-Esprit comme deux personnes intradivines. » — Pour moi aussi, il est hors de doute que St. Paul et St. Jean ont identifié le Saint-Esprit et l'esprit de Dieu. Je me demande toutefois pourquoi M. Ménégoz écrit le Saint-Esprit avec un grand E, et l'esprit de Dieu avec un petit e. Je ne comprends ni cette différence ni cette profondeur. Quant à affirmer qu'ils n'ont pas considéré le Père et le Saint-Esprit comme deux personnes intradivines, c'est justement ce que M. Ménégoz devrait prouver, et ce qu'il ne prouve aucunement. Il doit connaître tous les textes où il est question du Père comme d'une personne, et tous les textes où il est question du St-Esprit aussi comme d'une personne, et d'une personne évidemment distincte de celle du Père, sans quoi tout le langage de l'Écriture ne serait qu'un leurre; et c'est sans doute ce qui empêche M. Ménégoz d'essayer une démonstration; affirmer seulement est plus facile.

— P. 250. « Mes études exégétiques m'ont amené à constater que la notion du Fils de Dieu n'est pas exactement la même chez tous les auteurs du N. T. *Autre* est la conception des évangiles synoptiques, *autre* celle des épîtres pauliniennes, *autre* celle des écrits johanniques. » Si par le mot *autre* M. Ménégoz veut dire que ces documents sont opposés et contradictoires, nous prenons la liberté, grande sans doute, de dire que nos études exégétiques nous ont amené à une conclusion toute contraire à celle de l'honorable M. Ménégoz.

— P. 250. « Dans la théologie de St. Paul, le Fils de Dieu est la première des créatures, le premier en rang et en date des esprits célestes. Chez Jean, il est, de même que le Logos de Philon, une espèce d'émanation de la divinité. » — Nous nions absolument cette doctrine, et nous regrettons qu'ici encore M. Ménégoz se soit dispensé d'en fournir la moindre preuve.

— P. 250. M. Ménégos affirme (toujours sans preuve) que les disciples de J.-C., en le considérant comme le Messie, ne le considéraient que comme un roi, le futur roi des rois, et que c'est ainsi que plus tard on est arrivé à le diviniser. — Nous nions encore cette doctrine, comme contraire à tout ce que J.-C. a dit de lui-même, et aussi comme contraire à la doctrine de l'A. T.

— P. 252-253. M. Ménégos affirme que la raison n'est pas plus destinée à connaître Dieu que les yeux à percevoir les sons, et que la connaissance de Dieu est « réservée » au cœur. — Nous rejetons ce sentimentalisme exclusif, qui est une injure à Dieu et à la raison, et qui ruine non seulement tout dogme, mais aussi toute théologie. Car, si la connaissance de Dieu et la religion ne sont plus que des choses « du cœur », on n'a plus à les discuter, les choses du cœur et du sentiment ne se discutant pas. Toutes les Facultés de théologie n'ont plus de raison d'être, le cœur ne faisant pas de science. Pour nous « intellectuels », nous estimons que le protestantisme, en s'engageant dans cette voie, va droit à l'abîme, et que M. Ménégos commet, outre une grosse erreur, une grosse imprudence.

— P. 253. M. Ménégos définit le Père « le Dieu transcendant », et le Saint-Esprit « le Dieu immanent ». — Qui lui a dit cela? Où a-t-il vu cela dans les Ecritures? De quel droit interdit-il au Père de parler aux âmes et dans les âmes? Et de quel droit nie-t-il que le St-Esprit ait concouru avec le Père et le Fils à créer le ciel et la terre, comme l'Ecriture et la tradition unanime l'enseignent? Nous sommes ici en pleine fantaisie. Dire que le St. Esprit n'est que « Dieu dans l'homme », c'est donner à supposer que, si l'homme n'existait pas, le St-Esprit n'existerait pas non plus!

— P. 253-254. « Quand nous adressons nos prières à Dieu, nous les adressons au Dieu transcendant, et non au Dieu intérieur... » — Pourquoi? Le Dieu intérieur n'est-il pas Dieu même? Un théologien protestant qui, d'une part, parle sans cesse de la conscience religieuse, et qui, d'autre part, défend de voir en elle un Dieu personnel et vivant que l'on puisse prier! Etrange!

— P. 254. M. Ménégos accuse les théologiens qui partagent les vues des Pères, de se représenter l'esprit « comme une substance gazeuse ». Etrange et comique! — M. Ménégos,

identifiant les notions d'esprit et de personne, déclare naturellement qu'admettre en Dieu deux personnes, c'est y admettre deux esprits. Nous nions simplement l'identification qu'il com- met des deux notions susdites, et nous disons qu'un seul Dieu, Esprit parfait et absolu, peut être triplement personnel sans être trois esprits. — M. Ménégos répète (toujours sans preuve) que l'unité de l'*être* de Dieu consiste dans l'unité de sa *per- sonnalité*. Erreur, provenant de l'identification ou de la con- fusion susdite. L'unité de l'*être* de Dieu consiste dans son *essence* une.

— P. 260. « J.-C. a été, si on veut bien le prendre (*sic*), une incarnation de Dieu. » — Très bien; mais alors comment M. Ménégos concilie-t-il cette incarnation de Dieu avec ce qu'il a dit des prophètes et même des écrivains du N. T., à savoir, que « l'idée d'une incarnation de Jéhovah est absolu- ment étrangère à la pensée des auteurs sacrés » (p. 250)? Les auteurs sacrés n'ont donc pas bien « pris » J.-C.! Dans quelle impasse M. Ménégos se jette-t-il?

— P. 260. « C'est Athanase qui a sauvé le christianisme, en combattant énergiquement la doctrine de l'incarnation du premier des éons et en enseignant l'incarnation de la divinité elle-même. » — Très bien; mais alors comment M. Ménégos peut-il encore considérer St. Paul et St. Jean comme de vrais chrétiens, eux qui, à l'en croire, n'ont vu en J.-C. que le pre- mier des éons (p. 250)? Selon M. Ménégos, c'est Arius qui a soutenu contre Athanase la doctrine de St. Paul et de St. Jean!

— P. 261. « Nous pouvons maintenant formuler notre no- tion de la Trinité:... le Père est le Dieu *transcendant*, le Fils est le Dieu immanent *objectivé*, le St-Esprit est le Dieu im- manent *subjectif*. Et ces trois ne sont qu'un. » — Ces trois *quoi?* comme demande St. Augustin. M. Ménégos ne répond pas, que je sache. Mais, dans sa pensée, ce sont trois déno- minations de Dieu, rien de plus, et non trois personnes. Ce ne sont pas trois personnes; car il dit du Fils: « Nous pourrions dire qu'il a été le St-Esprit en personne » (p. 260); et le St-Esprit n'est pas une personne autre que celle du Père. Selon M. Ménégos, le Fils n'est que la parole du St-Esprit objectivée, rendue externe et historique; le Fils procéderait donc du St-Esprit s'il procédait d'un principe immédiat. Mais, dit M. Ménégos, il est aussi la révélation parfaite du Dieu

transcendant, c'est-à-dire du Père céleste (p. 257); donc il procéderait du Père et du St-Esprit! Mais la procession ou la filiation que semble admettre M. Ménégoz ne sont que « morales », et non « métaphysiques » (p. 259). Comprenne qui pourra! Il paraît que le caractère métaphysique gâte le caractère moral! Est-il permis d'ajouter que la simplicité de la formule trinitaire employée par le Christ nous touche beaucoup plus que les grands mots, prétendus scientifiques, qu'emploie M. Ménégoz, et que les hommes « de cœur », les seuls vrais chrétiens selon les sentimentalistes, ne comprendront jamais la soi-disant révélation « du cœur » contenue dans les mots: *transcendant, immanent objectif, et immanent subjectif!*

— P. 262. M. Ménégoz avoue que « ses vues concordent avec celle de Sabellius », sauf sur un point, à savoir: Sabellius enseignait que la triple manifestation de Dieu ne s'est faite que successivement, celle du Père dans la création, celle du Fils dans la rédemption, celle du St-Esprit dans la fondation de l'Eglise(?); tandis que, selon M. Ménégoz, la triple manifestation de Dieu ne se fait pas successivement, mais parallèlement, Dieu agissant constamment comme Père dans sa transcendance, constamment comme Logos par son immanence objective, et constamment comme St-Esprit par son immanence subjective. Cependant M. Ménégoz n'est pas absolument tranquille; il pressent une objection. « Evidemment, dit-il, si l'on veut remonter aux origines, on pourra dire que Dieu a dû commencer par créer le monde avant de travailler à son salut, et qu'il ne peut rendre témoignage à la conscience d'un homme avant sa naissance. On pourra faire remarquer que le témoignage interne est antérieur à son expression par la parole. On pourra aussi épiloguer (*sic*) sur la priorité du témoignage interne ou externe dans le cœur de l'enfant » (p. 262). Certes, l'objection ne nous paraît pas sans valeur. Comment M. Ménégoz la réfute-t-il? Simplement par ces mots: « La théorie de Sabellius n'a rien à voir ici. » C'est commode, mais peu péremptoire.

— P. 264. M. Ménégoz dit de ceux qui ne partagent pas son opinion: « Ils font du zèle, mais sans intelligence. » — C'est bientôt dit! Comment l'honorable M. Ménégoz ne voit-il pas qu'il blesse ses adversaires non seulement au point de vue de la foi, mais encore par son ton injurieux? A l'en croire,

les catholiques, les partisans de la tradition et du dogme de la trinité objective, sont « sans intelligence ». Peut-être en aurait-il montré davantage en étant moins agressif. Un théologien qui se dispense de prouver ses assertions, n'a pas le droit d'être bien exigeant.

— P. 265. « En me séparant des formules élaborées par les premiers conciles, je ne crois pas me séparer de la pensée religieuse qui a inspiré la conception de la trinité *dans la grande et belle théologie des Pères.* » — Simple eau bénite à la fin d'un mauvais sermon. De deux choses l'une : ou bien la théologie des Pères est *grande et belle*, et celle de M. Ménégos, qui la contredit, ne vaut rien ; ou bien celle de M. Ménégos vaut quelque chose, et alors celle des Pères, qui lui est opposée, n'est ni grande, ni belle. Les lecteurs qui connaissent les Pères ne s'y tromperont pas.

— P. 265. « Notre foi religieuse est la même. » — On ne saurait pousser plus loin l'identification des contraires. Hegel serait satisfait. Non, la foi religieuse des Pères n'est point celle qu'a exposée M. Ménégos. Que M. Ménégos soit dupe de ses bonnes intentions (intentions que personne ne suspecte), c'est possible ; mais ce n'est pas une raison pour nier les oppositions des textes et les divergences des doctrines. D'ailleurs, si M. Ménégos croit que sa foi religieuse soit celle des Pères, pourquoi a-t-il été aussi agressif contre eux ? Pourquoi, dès la première page, les a-t-il accusés de manquer d'esprit chrétien, en voulant lui « imposer une doctrine qu'il serait forcé de croire sur parole » ? Les Pères ont été plus larges et plus perspicaces que lui : car il n'a vu que le trithéisme et le sabellianisme, et c'est par peur du premier qu'il est tombé dans le second ; tandis que les Pères ont vu et condamné avec raison ces deux erreurs extrêmes, et ils se sont tenus entre l'une et l'autre, dans la vérité enseignée par les Ecritures et par la tradition universelle, c'est-à-dire dans la doctrine « catholique », que M. Ménégos semble ignorer.

E. MICHAUD.
